

CULTURE • ARTS

L'Amérique à l'acide du peintre Peter Saul, exposé à Toulouse

Les peintures choc, sinon choquantes, du pionnier du « Funk art » font l'objet d'une riche rétrospective aux Abattoirs de la Ville rose.

Par Harry Bellet ·



« Abstract Expressionist Portrait of Donald Trump » (2018), de Peter Saul, peinture acrylique sur toile. PETER SAUL, COLLECTION PRIVÉE, COURTESY MICHAEL WERNER GALLERY, NEW YORK AND LONDON

Avertissement : cet article, comme l'exposition qu'il commente, peut heurter les personnes sensibles. Au musée des Abattoirs, à Toulouse, la précaution a été prise : des panneaux préviennent le visiteur que les tableaux de l'Américain Peter Saul peuvent choquer. Dans un monde parfait, on ne peindrait pas de tels monstres. Mais voilà, le monde n'est pas parfait, et Peter Saul s'emploie depuis plus de soixante ans à en rendre le vice odieux et le ridicule saillant, avec une joie féroce et un style jubilatoire.

C'est peut-être ce qui surprend le plus dans ses tableaux : les couleurs gaies, vives, parfois même fluorescentes, les contrastes forcenés, presque acides, soutiennent et renforcent une imagination où l'esprit surréaliste est souligné par un trait qui a souvent la cruauté des bandes dessinées de son compatriote Robert Crumb. Saul a dit l'importance qu'avait eue pour son travail la découverte dans les années 1950 du magazine satirique *Mad*.

C'est donc la rétrospective – avant celle que projette le New Museum de New York en février 2020 – d'un « maverick », d'un mouton noir de l'histoire de l'art, dédaigné par les beaux esprits, abhorré par les bien-pensants, mais adulé par d'autres artistes plus jeunes, tel Hervé Di Rosa par exemple. Aujourd'hui, on considère Peter Saul comme un des compagnons de route, sinon un des initiateurs du « Funk art » californien, inspiré de cette musique née dans le mitan des années 1960 et dont James Brown fut le héraut.

Un Américain communiste à Paris

Peter Saul est né en 1934 à San Francisco. Il a vécu aux Pays-Bas, en France – longtemps – et en Italie, avant de retourner en Californie, enseigner à l'université d'Austin (Texas) puis se fixer à New York. Et, caractéristique originale pour un Américain de cette génération, il était, et est peut-être encore, communiste. Pas encarté, mais sympathisant (en France, son tout premier collectionneur fut l'acteur Gérard Philipe, très lié au PCF). Ce qui, pour qui se souvient du sénateur Joseph McCarthy, n'était pas de tout repos à l'époque.

C'est une des raisons de son départ pour l'Europe, en 1956. Mais l'idée en avait germé dix ans plus tôt : *« Ma conscience de l'Amérique a débuté en 1946, quand j'avais 12 ans. A cette époque, c'était un pays terriblement répressif. En Californie, l'avortement était puni de vingt ans de prison. Dans l'Utah, on pouvait être condamné à la prison à vie pour homosexualité. Publier des photos de femmes nues a valu vingt-cinq ans de prison à quelques-uns »*, écrivait-il dans la première exposition d'importance qui lui a été consacrée en France, en 1999, au Musée de l'Abbaye Sainte-Croix des Sables-d'Olonne (Vendée).

« Accepter de ne pas être choquant, c'est accepter d'être un meuble. » Peter Saul

Quand il revient aux Etats-Unis, en 1964, son pays est en pleine effervescence : le Mouvement pour les droits civiques bat son plein, et Saul s'empare gauloisement du sujet. On épargnera au lecteur une description trop précise d'une de ses toiles représentant le martyr imaginaire de la militante noire (dans le tableau, sa peau est bleue) Angela Davis. Disons simplement qu'elle est empalée nue sur un arbre vert pomme, dont le tronc finit par émerger au milieu de son opulente poitrine pour former une croix au-dessus de sa tête, cette croix dont les membres du Ku Klux Klan faisaient un usage pour le moins abusif. Mais un historien d'art pourrait aussi y trouver, au risque de la surinterprétation, un lointain écho des Annonciations de la Renaissance italienne, où, dans le point de fuite de la perspective séparant l'archange Gabriel de la Vierge, on peignait un arbre, bois destiné à façonner la croix, symbole de la future crucifixion.

C'est tout le paradoxe de l'œuvre de Peter Saul, qui use des pires recettes de la culture populaire comme des moyens les plus subtils de l'art du passé. Qu'il n'hésite pas non plus à mettre en pièces : une de ses versions de *La Joconde* mange – ou plutôt vomit – des macarons. Désobligeant pour Vinci, mais surtout pour les millions de touristes qui défilent devant l'original, essentiellement pour faire des selfies...

Dans son bestiaire figurent aussi Donald Duck (et plus tard Donald Trump), Mickey Mouse – qui combat les méchants Japonais –, Popeye, Superman – dont les fesses produisent un vent vert-kryptonite –, et son inspiration est tirée de la lecture des journaux : il y est question au quotidien de meurtres sordides, de la peine de mort (il a osé titrer une sculpture, car il en a fait aussi, *Relax in Electric Chair*), de la guerre du Vietnam (plusieurs de ses toiles portent le titre générique de « Saïgon », et montrent des GI's violant des Vietnamiennes), mais aussi, à travers les publicités, de réfrigérateurs ventrus débordant de victuailles variées mais pas nécessairement diététiques.

Un Bosch d'aujourd'hui

Les USA, quoi... Lors de sa première exposition parisienne, en 1962, à la galerie Denise Breteau, Saul est perçu par le critique Michel Ragon comme l'auteur d'un « *strip-tease humoristique de l'Amérique* », quand son confrère Jean-Jacques Lévêque le définit comme un « *chroniqueur du monde tel qu'il va...* » : l'un et l'autre ont vu juste.

L'artiste lui-même cultive une ambiguïté que notre époque devrait méditer : « *Il fallait alors à tout prix ne pas être considéré comme raciste ni sexiste. Donc j'ai voulu être sûr qu'on me considère comme tel...* » Et d'ajouter : « *Accepter de ne pas être choquant, c'est accepter d'être un meuble !* » Ne nous y trompons pas, il y a une morale profonde dans cette œuvre, la même que l'on a perçue chez Jérôme Bosch – et Saul est un Bosch d'aujourd'hui –, adepte de la « dévotion moderne », un courant chrétien du XV^e siècle qui rend l'homme responsable de ses actes : ses monstres ne sont pas là pour épater le bourgeois ou faire peur aux enfants (à moins qu'ils ne les fassent rire), mais pour nous rappeler que nous sommes comptables de nos choix. « *Quiconque s'assied dans la nef des fous navigue en chantant et riant droit vers les enfers* », écrivait Sébastien Brant à la même époque. Peter Saul nous y embarque gaillardement.

Harry Bellet